

Avant-propos

Josiane Paccaud-Huguet et Claude Maisonnat

« Le capitaine était un personnage tout à fait extraordinaire, qui avait l'impression que nous étions partis à la recherche de minerai de cuivre ; c'était un Juif roumain, dont les traits trahissaient une intense nervosité et une grande sensibilité. Il avait obtenu son brevet de la Marine non sans avoir au préalable bourlingué quelque peu sur la Mer Noire¹. » On aura reconnu à travers ce portrait teinté d'ironie, extrait du roman de H.G. Wells *Tono Bungay* (1909), un Joseph Conrad fictionnel tel qu'il pouvait être perçu par ses contemporains – et, dans le cas de Wells, par un ami.

Comment un enfant issu de l'aristocratie terrienne polonaise, fils d'un poète et lui-même féru de culture française dès son plus jeune âge, a-t-il pu devenir officier de la marine marchande britannique, puis écrivain ? On peut gager que l'origine probable de sa vocation maritime se situe dans ses lectures de jeunesse, en particulier les *Travailleurs de la Mer* que son père avait traduit en polonais. Le présent Cahier évoque les années de formation qui vont de l'enfance à l'émergence de l'homme de lettres anglais, en passant par la parenthèse marseillaise. Celle-ci fait la transition entre les premiers apprentissages du marin et le travail de l'écrivain en devenir, qui sera naturalisé anglais en 1884. On ne peut pas dire pour autant que cela fasse de lui un écrivain britannique : sa position fondamentale est celle de l'exil assumé, tant par rapport à sa patrie d'origine que son pays d'adoption. Conrad est à cet égard un homme de notre temps, notre éternel contemporain.

La complexité de son œuvre est à son image : ses récits ne sont pas uniquement des intrigues romanesques qui font voyager le lecteur dans le monde entier (Malaisie, Afrique, Amérique latine, France, Grande-Bretagne, Italie, Russie), ce qui explique l'extraordinaire étendue et variété de son lectorat aujourd'hui – ce Cahier en donne un aperçu. Mais son œuvre est aussi le lieu d'une interrogation éthique qui a eu pour conséquence une remise en cause de l'esthétique du roman, faisant de lui une figure éminente de la révolution moderniste, chez lui profondément ancrée dans l'humain : « Vous serez toujours pour moi le plus humain des hommes que j'aie jamais rencontré dans la vie littéraire », lui écrit Saint-John Perse, ce qui indique qu'il ne manquait pas de lecteurs avertis en France. L'enracinement francophone apparaît autant dans la vie de l'écrivain, que dans les influences (Flaubert, Maupassant, Loti, Anatole France, Rimbaud), dans les amitiés littéraires (André Gide, Saint-John Perse, Valéry Larbaud), que dans le façonnement de la langue conradienne si étrange, familière et novatrice.

Conrad était ouvert aux questionnements philosophiques et scientifiques les plus avancés de son temps (Schopenhauer, la pensée anarchiste, la criminologie, la science physique). Il avait aussi une conscience historique et politique très aigüe, qui apparaît dans ses essais critiques et articles parus dans la presse (par exemple sur l'épisode du *Titanic*), ses préfaces et notes d'auteur que nous avons largement pris en considération. Ces problématiques sont au centre d'une série d'essais dans le présent volume, ciblés sur l'Europe, sur le développement du capitalisme jusqu'à la mondialisation, et sur les diverses phases de l'empire colonial. Nous avons estimé pertinent de faire place à la célèbre controverse au sujet du racisme supposé de Conrad, suscitée par l'écrivain nigérian Chinua Achebe, ainsi qu'aux accusations d'antisémitisme portées par quelques rares détracteurs. Lire Conrad de près, c'est s'apercevoir qu'il n'y a pas de réponse simple, et c'est aussi en cela qu'il reste notre contemporain.

Ainsi, nous avons pris à la lettre Marguerite Duras qui souhaitait que la présence de Conrad reste vivante dans la culture de notre temps, et nous avons suivi sa trace littéraire jusqu'à nos

jours, en recueillant des contributions d'auteurs contemporains, parmi lesquels Philippe Roth, Salman Rushdie, David Lodge, pour la langue anglaise, et Christian Bobin, Patrick Deville, Marie Darrieussecq, Jacques Rancière pour la France. Nous avons accordé une place importante au cinéma qui s'est intéressé à Conrad pratiquement dès la parution de ses œuvres, jusqu'à nos jours : Julien Duvivier, Alfred Hitchcock, Francis Ford Coppola, Andrzej Wajda, Patrice Chéreau, Chantal Akerman ont transposé ses romans et nouvelles à l'écran ; plus récemment, dans son film *Secret Sharer* (2014), Peter Fudakowski donne à un personnage féminin le rôle du compagnon secret, le double du capitaine. Sans parler des innombrables adaptations pour les télévisions de tous les pays, la plasticité de l'œuvre se prête aussi merveilleusement à la création musicale et chorégraphique (Bob Dylan, Philip Glass, Tarik O'Regan, Angelin Preljocaj) et à ce nouvel art qu'est la bande dessinée : en témoigne la parution du roman graphique de Stéphane Miquel et Loïc Godart *Au cœur des ténèbres* (2014).

On écrit sur Conrad dans toutes les langues, y compris les langues critiques : apparaissent dans ce volume les travaux de spécialistes internationaux chez qui nous avons privilégié la variété des approches. Laissons enfin la parole à Maupassant : « Ne nous fâchons donc contre aucune théorie puisque chacune d'elles est simplement l'expression généralisée d'un tempérament qui s'analyse. » (préface à *Pierre et Jean*). Et c'est à ce tempérament que nous entendons rendre hommage dans ce Cahier.

Sauf indication contraire, les références aux romans de Conrad sont données dans la traduction des *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », volumes I (1982), II (1985), III (1987), IV (1989), V (1992).

NOTE

1. H.G. Wells, *Tono Bungay*, Pan Books, Londres, 1972, p. 271-273 : « The captain was a most extraordinary creature, under the impression we were after copper ore ; he was a Roumanian Jew, with twitching, excitable features, who had made his way to a certificate after some preliminary naval experiences in the Black Sea. »

Les Éditions de L'Herne ont cherché en vain les auteurs ou ayants droit de certains documents. Leurs droits leur sont réservés.

Lettre à sa tante, M^{me} Poradowska

10 mars 1890

Vous m'avez écrit en attendant de vous
donner l'information quand au voyage
en Pologne de vive vive. —

J'ai lu avec un mélancolique
plaisir le discours de M^{me} Mergelski. — Il n'a
pas fait des phrases mais il a raconté cette
vie si simple et noble au feu du parler
n'a pas provenant du cœur; et il a reconnu
(je n'ai pas apprécié) — mais il a reconnu la
part que vous avez eu dans cette vie. —

Je vous demande pour cette lettre si courte
On envoie à la poste aujourd'hui en je
reçu un tas de lettres qui exigent des réponses
immédiates. Je crois que ma recommanda-
tion auprès de M^{me} de Longo n'a pas été utile
porté en que la chose ne réussira point. Ça
me chagrine un peu.

Au revoir chère Tante — et même
à bientôt car le temps passe vite. Je vous
baise les mains en je vous embrasse de
tout mon cœur.

Votre affectionné neveu

C. Kotzenowicz. —

Mon adresse: M^{me} J. Bobowski. pour Lipowicz.
à Kazimierzówka. Gouv^t de Kiew. Russie.
Mérionniale. — (pour Conrad)

n'envoyer que si le cœur vous en dit car nous
pourrions causer un peu dans peu de jours.

Kazimierowka, 10 mars 1890

[...] Merci mille fois pour le bon souvenir que vous me gardez. Mon admiration et amitié pour vous s'augmentent d'un sentiment de profonde reconnaissance pour la bonté que vous me témoignez. L'idée de vous revoir à Bruxelles me sera une consolation quand le moment de me séparer de mon oncle arrivera. Je le quitterai le 15 d'avril et j'aurai le bonheur de vous voir le 23 du même moi si tout va bien. [...] À cette époque je serais avec vous et je serais en état de vous donner l'information quant au voyage en Pologne de vive voix.

J'ai lu avec un mélancolique plaisir le discours de M^r Merzbach. Il n'a pas fait des phrases mais il a raconté cette vie si simple et noble en peu de paroles mais provenant du cœur ; et il a reconnu (je ne dis pas apprécié) – mais il a reconnu la part que vous avez eue dans cette vie.

Je vous demande pardon pour cette lettre si courte. On envoie à la poste aujourd'hui et j'ai reçu un tas de lettres qui exigent des réponses immédiates. Je crois que ma recommandation auprès de la C^{ie} du Congo n'a pas été assez forte et que la chose ne réussira point. Ça me chagrine un peu.

Au revoir chère Tante – et même à bientôt car le temps passe vite. Je vous baise les mains et je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre affectionné neveu

C. Korzeniowski

Mon adresse : M^r. J. Bobrowski. Lipowiec à Kazimierowka. Gouv^t de Kiev. Russie méridionale. (pour Conrad)

N'écrivez que si le cœur vous en dit car nous pourrions causer un peu dans peu de jours.

I

De

Konrad Korzeniowski

à

Joseph Conrad

Avant la littérature

Mon premier souvenir

Joseph Conrad

Cette contribution de Conrad à une enquête parut dans John O'London's Weekly en 1921.

Je doute grandement que quiconque se souvienne des choses qui se sont passées dans sa toute première enfance. On nous les raconte généralement *a posteriori*, et puis l'on croit se souvenir. Par exemple « je me souviens » qu'à l'âge de 3 ans, ou peut-être un petit peu moins, j'ai eu une oreille et une partie de la joue gelées. Dans mon imagination, je me souviens qu'on me les a frottées avec de la neige comme on le faisait alors. Il y avait un grand rassemblement, du tumulte, des gens inquiets autour de moi. Moi, j'ai considéré ce traitement avec une indignation extrême comme s'il s'était agi d'une attaque injustifiée de la part de ceux qui étaient présents, j'ai ensuite été consolé par une tasse de chocolat que l'on m'a fait boire, ce qui apparemment m'a fait un plaisir sans commune mesure. J'ai cependant le fort soupçon que l'on m'a raconté tout cela et que ce souvenir-image est une construction postérieure.

Le souvenir d'impressions visuelles est peut-être plus fiable, et en ce sens je crois que mon souvenir le plus ancien est celui de ma mère au piano ; le souvenir d'avoir été introduit dans une pièce qui jusqu'à ce jour m'avait semblé être la pièce la plus vaste dans laquelle je sois jamais entré. La musique s'arrête, ma mère a les mains sur le clavier, tournant la tête pour me regarder. Cela devait se passer au début de 1861, alors que je ne pouvais pas avoir plus de deux ans et demie. C'est là, je pense, un exemple authentique de souvenir d'un instant, car je ne me rappelle pas qui a ouvert la porte, ni comment je me suis retrouvé là. J'ai cependant une impression très forte de certains détails, l'ovale de son visage, la suavité particulière de ses yeux, et le silence qui s'abattit soudain. C'est ce dernier élément qui est le plus prégnant et qui garantit l'authenticité de cette expérience ; car je possède encore aujourd'hui une photographie de ma mère datant de cette époque précise qui, bien sûr, a pu contribuer à la construction de ce « souvenir ».

Traduction de l'anglais par Claude Maisonnat.

« Le premier livre dont je me souviens »

Joseph Conrad

Le 9 juillet 1903, le magazine TP's Weekly publia les réactions d'écrivains à la question posée. La brièveté et l'ironie de la réponse de Conrad s'expliquent peut-être par l'aversion qu'il avait pour ce magazine où, néanmoins, il publia plusieurs textes.

Je ne me souviens d'aucun livre pour enfant ; je ne pense pas en avoir lu. Le premier livre dont je me souviens avec précision est *Les Travailleurs de la Mer*¹ de Victor Hugo, que j'ai lu à l'âge de 7 ans.

Mais au cours de ces deux dernières années j'ai suivi de près les lectures de mon fils (âgé de 5 ans) et je partage ses goûts ; Grimm et Andersen pour la prose, et Lear pour la poésie.

Traduction de l'anglais par Claude Maisonnat.

NOTE

1. Peut-être dans la traduction polonaise de son père.

Les années de formation

Zdzisław Najder

C'est en janvier 1863 que Konrad Korzeniowski fait son entrée dans le monde pour la première fois en inscrivant au dos d'une photographie envoyée à sa grand-mère « Konrad, polonais, catholique et gentilhomme ». Quelques mois auparavant il avait été contraint de suivre ses parents dans leur exil politique à Vologda, à plus de mille kilomètres de leur terre natale et de leurs propriétés d'Ukraine. Leur condition changea : ils devinrent des déportés, qui avaient dû abandonner leur gentilhommière pour une cabane en rondins, entourés de Russes. Par la suite, les Korzeniowski et leur fils furent transférés de Vologda à Tchernigoff, au nord de l'Ukraine. C'est là que mourut Ewa Bobrowska, la mère de Konrad, en 1865. En 1868, Apollo Korzeniowski, son père, alla se fixer avec son fils, d'abord à Lvov¹ puis à Cracovie, deux villes qui étaient alors dans la partie de la Pologne annexée par l'Autriche. Mais, partout où ils allaient, ils emportaient avec eux le monde de la littérature : Apollo Korzeniowski (1820-1869) qui était – clandestinement – un leader politique polonais important était aussi *un homme de lettres par excellence*². Il écrivait des comédies satiriques, de la poésie lyrique, des essais et des articles pour les journaux et traduisait vers le polonais des écrits en anglais (Shakespeare, Dickens) et en français (Hugo). Les différentes demeures qu'il habita successivement étaient remplies de livres. Konrad Korzeniowski grandit au milieu d'ouvrages écrits en polonais, en français, en anglais et en allemand, accoutumé à voir son père assis pendant des heures à son bureau en train de travailler.

Dans sa jeunesse, il lut beaucoup de classiques polonais, en particulier les grands poètes romantiques comme Mickiewicz et Słowacki, mais aussi La Fontaine et d'autres classiques français dans le texte, ainsi que Cervantès, Dickens et Shakespeare dans leurs traductions polonaises. Nous avons beaucoup moins d'information sur ses lectures après le décès de son père, survenu en 1869, mais comme il a passé ses examens de lycée dans le système scolaire autrichien (bien qu'en polonais) il avait nécessairement dû étudier le latin et l'allemand. Lorsque, en 1874, il quitta la Pologne pour la France, il n'avait pas achevé son instruction secondaire, mais il était imprégné de culture européenne. Puis, au cours des quatre années qu'il passa à Marseille à bord de voiliers français, il lut probablement une grande quantité de romans en français : sa fascination pour Flaubert, son impressionnante mémoire, et son excellente connaissance des ouvrages d'Alphonse Daudet, Anatole France et Guy de Maupassant furent certainement acquises à cette époque-là.

Ce qu'il prétendit par la suite, n'avoir jamais exclu d'écrire en anglais, est difficile à corroborer, quand on sait que son abandon de la marine marchande française pour la marine marchande anglaise lui fut imposé pour des raisons juridiques : il détenait, par la force des choses, un passeport russe que le consul de Russie à Marseille refusa de lui prolonger. Or la marine anglaise n'attachait aucune importance à ces questions-là ; c'est pourquoi, à partir de 1878, il s'engagea sur des navires anglais. Il lui fallut apprendre l'anglais, et vite de surcroît. Tous ces souvenirs de marin (il passa le concours de maître marin en 1886) nous apprennent qu'il lisait beaucoup – ce qui n'était pas courant chez les hommes de la mer de ce temps-là. Nous savons qu'il s'attacha à lire des romanciers anglais : Walter Scott, Trollope, James, Kipling, Wells, mais aussi un grand nombre de mémoires et de livres de voyages et d'aventures.

Ses projets d'avenir évoluèrent. En 1883, il déclara spontanément à un ami proche de son père défunt que ses intentions étaient étroitement liées à la Pologne. Plus tard, il envisagea diverses carrières, et son oncle-tuteur chargé de ses intérêts le pressa de devenir *commerçant*

international, une entreprise dans laquelle il était tout à fait prêt à s'engager. À son oncle, Tadeusz Bobrowski, grand propriétaire en Pologne et avocat en Ukraine, Conrad ne cessa jamais d'envoyer régulièrement de longues lettres en polonais relatant ses différents voyages au long cours. Cet oncle louait la vivacité de ces lettres et encouragea son neveu à devenir le correspondant d'un hebdomadaire réputé de Varsovie, le *Wedrowiec* (c'est-à-dire le globe-trotter). On ne sait pas s'il a jamais tenté d'envoyer le moindre article. D'ailleurs il ne reste pas une ligne de ces lettres : elles ont été brûlées en 1918, pendant la révolution russe.

Lorsque, en 1889, il commença d'écrire son premier roman, *La Folie Almayer*, il vivait dans une pension à Londres. Et il rédigea ce livre en anglais, une langue que, d'après Valéry, il parla jusqu'à la fin de sa vie avec *un accent épouvantable*³. Pourquoi avoir choisi l'anglais et non pas le français ? Le fait qu'il vivait et travaillait depuis dix ans dans un environnement linguistique principalement anglais fut important, certainement, mais je crois qu'un autre facteur, moins palpable, joua un rôle essentiel. L'anglais lui donnait un plus grand sentiment de liberté artistique. Comme le montre de façon convaincante Yves Hervouet, Conrad gardait comme gravés dans sa mémoire des expressions, des images et des passages entiers d'écrivains français qu'il admirait. Écrire dans une langue qui, dans son esprit, avait été raffinée jusqu'à la perfection lui aurait imposé des contraintes. La prose des romans français a été peaufinée à dessein, ainsi que la construction artistique du récit. « L'écrivain anglais traditionnel – devait écrire Conrad en 1904 – ne se met pas à écrire avec une intention précise, ni avec un esprit résolu. » Ce qu'il voulait donc c'était appliquer des exigences européennes au roman anglais, dans une langue qui, lui paraissant moins structurée, plus malléable et sans règles, ne demandait qu'à être façonnée.

En juillet 1893, il envoya son manuscrit à un éditeur réputé de Londres – et attendit son verdict. Il était toutefois si incertain du résultat et se sentait si peu sûr de lui-même dans ce milieu culturel anglais complètement inconnu qu'il proposa à la veuve d'un cousin polonais éloigné, M^{me} Marguerite Poradowska (qui était alors une nouvelliste assez connue en Belgique, – dont elle était originaire –, et en France) de publier son roman sous un pseudonyme conjoint, *Kamoudi*, et en français, dans sa traduction à elle ! Heureusement, Edward Garnett, un critique londonien influent, reconnut immédiatement le talent de Conrad et *La Folie Almayer* fut publiée en 1895, sous le nom de plume de Joseph Conrad.

Le roman portait la dédicace suivante : « À la mémoire de T. B. » C'était mérité : Tadeusz Bobrowski (1829-1894), l'oncle maternel de Konrad Korzeniowski avait rendu possibles les lectures et l'écriture de son neveu en lui versant, de 1874 à 1887, des mensualités régulières et substantielles et en finançant, à partir de 1890, ses traitements médicaux répétés. Et lorsque, sans attendre la réponse de l'éditeur à propos de *La Folie Almayer*, Conrad commença d'écrire son deuxième roman (en août 1894), *Un paria des îles*, il avait déjà reçu le legs de Tadeusz Bobrowski, qui aurait dû lui assurer quelques années d'une existence plutôt aisée. Grâce à une aide importante de sa famille polonaise, le *gentilhomme* polonais Konrad Korzeniowski devint le romancier anglais Joseph Conrad.

Traduction de l'anglais par Georges Roiron.

NOTES

1. Aujourd'hui Lviv, en Ukraine.
2. En français dans le texte.
3. En français dans le texte.

La parenthèse française

Louis-Antony Martinez

En décidant de partir pour la France, le jeune Conrad, qui n'avait pas encore dix-sept ans, a fait le saut (vocablé éminemment conradien). Certes, il ne s'agissait pas du grand saut (même s'il a manqué de mourir en France), néanmoins cette décision constituait clairement un saut dans l'inconnu pour ce tout jeune homme qui a choisi de quitter la Pologne pour embrasser la vie de marin dans un pays étranger.

On peut comprendre aisément les raisons qui ont poussé Conrad à choisir la France. Pour les Polonais qui vivaient à cette époque sous le joug russe, la France était une seconde patrie, le français une seconde langue, Paris une seconde capitale. Des dizaines de milliers de Polonais vivaient en France et l'oncle de Conrad, Tadeusz Bobrowski, connaissait justement un Polonais à Marseille, Wiktor Chodźko. Ce dernier étant absent lors de l'arrivée du jeune homme en octobre 1874, c'est donc un de ses amis, un certain Baptistin Solary, qui a eu pour mission de veiller sur Conrad et de lui trouver du travail puisque le jeune homme désirait faire l'expérience de « ce métier de chien », pour reprendre les mots de Solary. Ce dernier a joué un rôle essentiel dans l'initiation de Conrad au métier de marin. Certes, « la campagne de trois ans dans les mers du Sud » que Solary avait mentionnée lors de leur première rencontre, s'est révélée plus imaginaire que réelle. Néanmoins, c'est grâce à Solary que Conrad a pu faire des rencontres décisives. En effet « le petit ami de Baptistin » a eu l'occasion de rencontrer des pilotes de bateaux. Or ce sont ces derniers qui ont initié Conrad à l'art de la navigation. Solary connaissait également un armateur, Jean-Baptiste Delestang. Ce royaliste pur et dur a permis à Conrad de faire son premier voyage en mer à bord d'un trois-mâts, le *Mont-Blanc* (du 15 décembre 1874 au 23 mai 1875). Officiellement, il n'était que passager au cours de cette traversée vers les Antilles, mais, en réalité, il a travaillé avec les hommes d'équipage. À vrai dire, ce n'est que lors de sa seconde traversée vers les Antilles avec ce même bateau (du 25 juin au 23 décembre 1875) qu'il a été officiellement engagé comme matelot.

Si, lors de sa période marseillaise, Conrad a passé en réalité la majeure partie de sa première année en mer, il est ensuite resté à peu près six mois sur terre. Or, pendant ces six mois, il a dépensé une somme deux fois supérieure au montant de la pension que lui versait son oncle. Il ne menait peut-être pas grand train, mais il était loin de se restreindre puisqu'il allait au théâtre ainsi qu'à l'opéra, et il passait des heures à discuter dans les cafés de la Canebière. C'est que Marseille, avec ses cafés animés et sa vie culturelle dynamique, exerçait sur le jeune Polonais un charme attrayant. C'est là qu'il a ouvert les yeux, que sa vie de jeune homme a commencé. En juillet 1876, Conrad est reparti vers les Antilles, mais cette fois-ci à bord du *Saint-Antoine*, un autre bateau appartenant à Delestang. Or, sur ce bateau, le second était un marin corse de quarante-deux ans, Dominique Cervoni. Ce dernier a eu une influence décisive sur Conrad ainsi que sur son œuvre. Assurément, Cervoni a dû être une figure paternelle pour le tout jeune homme, mais il a constitué également un modèle pour plusieurs personnages. Il incarne le capitaine dans un récit prétendument autobiographique, *Le Miroir de la mer*. Il a également été le modèle de Nostromo, le personnage éponyme du roman de Conrad.

L'intrigue de *Nostromo* est justement liée à un épisode qui s'est sans doute produit après l'accostage du *Saint-Antoine* aux Antilles. Conrad se serait rendu sur les côtes vénézuéliennes

dans le but de faire de la contrebande d'armes. Néanmoins, il est à noter que, comme on pouvait s'y attendre, aucun document n'atteste la réalité de cet épisode. Quoi qu'il en soit, le roman *Nostramo* tire son origine de ce voyage à bord du *Saint-Antoine* (du 10 juillet 1876 au 15 février 1877) et de cette excursion à La Guaira ainsi qu'à Puerto Cabello. Il faut tout de même souligner que les affirmations de Conrad ainsi que les événements relatés dans les récits soi-disant autobiographiques (*Le Miroir de la mer*, *La Flèche d'or*) sont loin d'être des faits avérés. En effet, Conrad a toujours mélangé subtilement la fiction et la réalité, les détails exacts et les éléments imaginaires. Ceci s'applique même aux récits qu'il a qualifiés lui-même d'autobiographiques.

Il s'agit ici de s'attarder justement sur deux exemples révélateurs qui sont censés s'être déroulés durant la période marseillaise de Conrad : l'histoire d'amour et le supposé duel. Dans *La Flèche d'or*, une intrigue amoureuse est mentionnée : elle concerne l'amour de Monsieur George (un des surnoms de Conrad à Marseille) pour une certaine Doña Rita. Il n'est pas impossible que la vie sentimentale de Conrad à Marseille, qui demeure assez mystérieuse, ait inspiré cette intrigue. Toutefois, il est crucial de souligner que Doña Rita a aussi des modèles littéraires, en particulier Thérèse dans *Le Lys rouge* d'Anatole France. De même, la ferveur de Conrad à l'égard de Prosper Mérimée, l'auteur de *Carmen*, pourrait l'avoir influencé d'une certaine façon. L'intrigue de *La Flèche d'or* relève plus de la vie rêvée que de la vie réelle de Conrad à Marseille. D'ailleurs, le supposé duel final, au cours duquel Monsieur George est blessé par un autre prétendant de Doña Rita, permet à Conrad d'oblitérer un souvenir désagréable : sa tentative de suicide.

Si Marseille a sans doute été d'abord pour le jeune Polonais un lieu de liberté, la cité phocéenne a fini par se transformer en véritable prison. Conrad étant devenu majeur, il avait pour obligation de faire son service militaire au sein de l'armée russe puisqu'il était citoyen russe. Il ne pouvait donc plus servir dans la marine marchande française. En outre, il perdit une somme importante suite à un investissement dans une affaire de contrebande qui tourna mal. Étant endetté, il emprunta de l'argent à un ami et tenta sa chance à Monte-Carlo, où il perdit l'argent en question. Désespéré, il prit un revolver et se tira une balle dans la poitrine. Certes, il n'est pas impossible qu'une déception amoureuse ait également contribué à ce désespoir. Néanmoins, on a peu d'éléments pour étayer cette thèse car les derniers moments qu'il a passés à Marseille constituent une des périodes les plus mystérieuses de sa vie.

Cette tentative de suicide a été à vrai dire assez hésitante pour autant que Conrad a pris des mesures afin qu'on puisse le secourir et contacter ses proches. D'ailleurs, après avoir été contacté par télégramme, son oncle, Tadeusz Bobrowski, lui rendit visite à Marseille peu de temps après et il régla l'ensemble des dettes que Conrad avait contractées. Les portes de la cité phocéennes s'étant refermées, Conrad a été contraint de faire le saut à nouveau, un saut dans l'inconnu linguistique. C'est ce qu'il a fait en s'engageant le 24 avril 1878 à bord d'un bateau de la marine marchande britannique : le *Mavis*.

Billet à sa tante, M^{me} Poradowska

27 Fev 1891

Chère Tante,

Malade au lit à l'hôpital. Rhumatisme de
jambe gauche et névralgie
de bras droit. Merci pour
vos bontés. Aussitôt possible
écrivais. —

Je vous embrasse
J. Conrad

27 février 1891

Chère tante,

Malade au lit à l'hôpital. Rhumatisme de jambe gauche et névralgie de bras droit. Merci pour vos bontés. Aussitôt possible écrirai.

Je vous embrasse.

J. Conrad